

Monsieur le Directeur, madame la Directrice, Chers collègues, chers élèves,

En commémorant avec vous Atatürk, je me souviens d'un grand étonnement dans les rues d'Izmir, il y a maintenant 32 ans, quand j'entendis pour la première fois résonner la sirène à 9h05. Immobilité soudaine de tout, comme si le temps lui-même s'était arrêté, avait coupé le moteur du devenir. Seule l'éclipse du soleil, quand il fait soudain nuit et froid, que les oiseaux se taisent, peut vous glacer de la même manière.

Ce silence, dans la désolation de la sirène, bien sûr, c'est celui de la mort, mais, frappant chaque année la Turquie avec la même intensité, comme une lune noire, ces moments donnent le sentiment que l'événement vient de se produire, que Mustafa Kemal vient de s'éteindre dans le palais de Dolmabahçe, que les passants, les enfants, les automobilistes viennent de perdre un proche, un contemporain, familial. Comment un événement si lointain survenu il y a bientôt un siècle peut-il éclater ainsi dans son actualité glacée chaque année ?

Il est vrai, je m'en rends compte maintenant, qu'Atatürk accompagne bien souvent les habitants de ce pays, par l'effet de son action, dans les moments les plus communs de leur vie. Chaque fois qu'ils écrivent un mot, il est là, auprès d'eux : c'est lui, instituteur de toute une nation, qui apprit en quelques soirs et répandit en quelques semaines l'alphabet qu'ils utilisent. Lui qui porta la parole pour égrener lettre après lettre l'écriture dans tout le pays, donnant un coup d'arrêt à l'illettrisme qui submergeait l'immense majorité de la population. Chaque fois qu'un Turc signe de son nom, il affirme son identité sur les traces de Kemal Atatürk qui fit choisir à chacun son patronyme... Chacun est touché par la Révolution des Signes qui affirme la personne et libère la communication entre tous ceux qui, désormais, écrivent.

C'est surtout la volonté exceptionnelle d'un homme qui le hausse pour toujours, qui fait de lui, de son vivant, avec toutes ses imperfections d'homme, un exemple à suivre, par nature inaccessible, un mythe. L'écrivain Blaise Cendrars se juge : «J'étais fort mauvais poète, je ne savais pas aller jusqu'au bout.» Eh bien, on peut dire que Kemal Atatürk est allé jusqu'au bout de son exigence, de sa volonté. Comment imaginer la détermination de cet officier, rappelé d'urgence à Istanbul quand enfin se turent les canons de la Première Guerre Mondiale ? Il arrive dans un monde fini, dans une ville occupée, au milieu de la défaite sans avenir : tous, du bas de l'échelle, jusqu'au sultan, acceptent d'être des vaincus, un empire s'écroule, on attend au mieux la protection des vainqueurs. Personne ou presque n'entend ses appels à la résistance. Que peut-il se passer dans une tête humaine solitaire pour refuser cette humiliation ? Il y a quelque chose de mystérieux dans ce choix. Faut-il être aveugle ou extraordinairement clairvoyant pour détourner la tête et ne pas voir l'évidence de l'écrasement ? Pour moi, français, il rappelle le geste, fou en apparence, du jeune Charles de Gaulle : alors que Paris était occupée par l'armée nazie, que les autorités se rendaient au vainqueur, seul, il déclare qu'il faut continuer à se battre. Il sent que c'est à lui, qui n'est rien, qu'il revient d'assumer la France. Au cœur de cette destruction, de Gaulle choisit de relever celle qui est à ses yeux la princesse des contes. Kemal Atatürk donne forme à une nation qui n'existe pas encore. Les peuples sont reconnaissants, après-coup, à celui qui a cru à l'impossible avant tous.

Et ce choix, bizarrement, était celui de l'intelligence et de la lucidité. Pas seulement celui de Nasreddin hoca, jetant de la levure dans l'eau d'un lac, dans l'espoir d'obtenir du yaourt. Pas celui du prophète, avançant vers la mer pour qu'elle s'ouvre devant le peuple. Non, Atatürk sut découvrir dans les colères de l'Anatolie face à l'envahisseur les premiers mouvements de la nation future, nation limitée dans l'espace, loin des rêves d'empire où d'autres se perdaient, mais d'une indépendance absolue. Cet horizon à taille humaine, cette Anatolie à tête de jument, selon l'expression du poète, les Turcs sont reconnaissants à Mustafa Kemal d'avoir libéré son galop, qui traverse notre présent.

Aujourd'hui pourtant résonne le fracas des armes, des explosions qui menacent le pays. Le chef de guerre que nous commémorons aujourd'hui aspirait, lui, à un monde pacifié. Mais le souhait qu'il exprimait attend encore de se réaliser : paix dans le pays, paix dans le monde. Au moins est-il une boussole qui oriente les hommes de bonne volonté.

A mesure que s'écoule le temps, la commémoration perd son côté extérieur. Mais les idées restent. Tel était d'ailleurs la volonté de Mustafa Kemal Atatürk, qui, peu avant disparaître écrivait : «Je ne laisse, en tant qu'héritage spirituel, aucun verset, aucun dogme, aucune règle pétrifiée et figée. Mon héritage spirituel, c'est la science et la raison (...). Tout dans ce monde évolue rapidement. La conception du bonheur et du malheur se modifie, au fil du temps, chez les peuples et les individus... Ceux qui, après moi, voudront avancer dans mon sillage, sans jamais s'éloigner de la raison et de la science, deviendront mes héritiers spirituels.» Cet héritage est ouvert à tous, si l'on veut le saisir.

Lionel Bansard  
10 novembre 2015